

La colère prophétique de Leon Chestov

PAR

ANDRE DESILETS

Fondamentalement, l'oeuvre de Léon Chestov exprime une révolte, une colère qui précède et dépasse le réseau des fonctions sociales et politiques. Israël ne veut-il pas dire "qui conteste avec Dieu"? Dans cette perspective, il m'apparaît indéniable que Léon Chestov figure parmi ceux qui ont formulé avec la plus grande profondeur des questions limites, c'est-à-dire des questions qui ne trouvent pas de réponse dans le langage des hommes et qui, de ce fait, constituent peut-être la meilleure initiation philosophique que l'on puisse envisager.

Il est curieux que la plupart des universitaires, spécialisés notamment dans la pensée de Husserl, ignorent l'auteur d'*Athènes et Jérusalem* alors que le maître allemand lui-même le reconnaît comme son plus sérieux adversaire. N'y a-t-il pas là un autre signe des temps? L'intelligence des chercheurs s'est-elle arrêtée à ce qu'elle sait déjà sans se rendre compte que ses bilans ne sont que des consensus aussi fragiles qu'illusoire? Aller au bout des questions essentielles, selon Chestov, c'est connaître une forme de traversée du désert. C'est découvrir que toutes nos représentations du monde ne sont que des mirages ne décrivant rien d'autre que les limites de nos moyens de connaissance, que toutes nos sciences ne reposent en fin de compte que sur une vulgaire croyance qui s'épuise avec le temps. D'où le choc ressenti par de plus en plus de chercheurs au terme de nombreuses années de travail, d'investissements intellectuels et affectifs considérables. Loin de nourrir, la science empoisonne l'existence lorsqu'elle se ferme sur elle-même et qu'elle emprunte les habits pompeux de la solidité et de l'éternité. Elle se pétrifie alors et transforme en pierre tous ceux qui la regardent. Au fond, Chestov rappelle avec vigueur ce "traumatisme" bien connu que l'Insensé de Nietzsche exprime, dans *Le Gai savoir*, d'une manière particulièrement bouleversante:

Ne tombons-nous sans cesse? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés? Est-il encore un en haut, un en bas? N'allons-nous pas errant comme par un néant infini? Ne sentons-nous pas le Souffle du vide sur notre *face*? Ne fait-il pas de plus en plus froid? N'advient-il pas la nuit, toujours plus de nuit?¹

Philosophe au sens noble du terme, Léon Chestov suggère aux hommes de penser dans les catégories dans lesquelles ils vivent, c'est-à-dire de reconnaître le rire, le dégoût, l'horreur, le désespoir plutôt que ce seul *intelligere* dont parle Spinoza. La philosophie n'est pas une simple spéculation sur l'ordre des choses.

Le mot "réfléchir", déclare-t-il, n'a pas été employé par moi dans le sens de "spéculer". J'avais en vue tout le temps "la deuxième dimension" et *de profundis ad te Domine clamavi* - que j'opposais à l'action.²

C'est dire que, contrairement à l'opinion émise par André Bédard³, notre auteur ne fait aucunement l'apologie de la catastrophe à la manière de nos philosophes et de nos théologiens de la révolution. La lutte contre les évidences chez lui ne se laisse pas assimiler à une philosophie dialectico-historique où la terreur de l'histoire s'évanouit devant des lendemains qui chantent. Elle est un "dynamisme", un "souffle créateur", une "ouverture" où tout est possible, même de renverser le cours du temps, de faire que ce qui a été n'ait pas été, de rejeter donc cette "pierre" - "ce fut" - contre laquelle butait Yvan Karamazov qui refusait la réconciliation universelle, la béatitude s'il fallait les obtenir au prix des larmes d'un seul enfant. A plus forte raison lorsque le bonheur du palais de cristal, celui dont parlent les philosophes, repose sur des cadavres!

Outragé par les horreurs de l'existence, par toutes ces abominations dont est remplie l'histoire des hommes, l'auteur d'*Athènes et Jerusalem* s'attaque aux plus grands représentants de la philosophie

¹ Cité par Olivier Clement, *Anachroniques*, Desclée de Brouwer, Paris, 1990, p. 53-54.

² Lao-tseu, *Tao Tö King*, trad. par Liou Kia-Hway, coll. Idées, Gallimard, Paris, 1967, p. 59.

³ Cité par Nathalie Baranoff-Chestov, *Vie de Léon Chestov. Les dernières années. 1928-1938*, trad. par Blanche Bronstein-Vinaver, Editions de la Différence, 1993, p. 216.

dans la mesure où, selon lui, ces derniers se sont engagés dans un processus de fuite étrangement convergent. Jusqu'ici, note-t-il, la philosophie s'est définie comme un regard en arrière. Soucieuse de non-contradiction, de causalité et d'objectivité, elle a engendré une ossification de la vie. Pour avancer, affirment les bonzes de la philosophie spéculative, il faut regarder ce qui existe déjà. A cet égard, l'expérience de Thalès est chargée de sens et les philosophes de tous les temps s'empressent d'en tirer profit. La pensée ne peut cesser de s'identifier, et l'être avec elle, à la nécessité qui constitue son critère. C'est elle la grande ordonnatrice, l'essence intelligible, celle qui préside à l'existence tout entière. Mais ce faisant, dit Chestov, le philosophe consacre, consciemment ou non, l'existence du mal. Toutes les prescriptions de la raison répètent le même scénario. Martin Luther ne voyait-il pas la raison comme une prostituée, "la catin du Diable", disait-il? Aussi, Chestov refuse-t-il cette puissance de la nécessité inéluctable, idéalisée par les professionnels de la philosophie en tant que raison et morale, en tant que vérité évidente et obligatoire. Le mal est insensé, dit-il, rigoureusement hors-la-loi, fissuration dans l'ordre des choses, radicalité obscure qui révèle un au-delà du monde. Rien n'est plus vicieux que la connaissance qui soumet l'homme à la loi au nom de la libération de la vie. Une substitution s'est produite: l'homme a pris l'arbre de la science pour l'arbre de la vie. En croyant résoudre l'énigme de Dieu, il n'a fait qu'imiter le geste d'Adam et sa découverte ne fut pas celle de la vie, mais celle de la mort.

Tel est le problème soulevé par notre auteur. A l'empire de la nécessité, à l'empire de la raison s'oppose Dieu. La véritable philosophie procède du fait que Dieu existe, c'est-à-dire que "tout est possible". Les vérités de la raison cessent alors d'être inéluctables et les horreurs de la vie peuvent être vaincues. Ici, nous touchons à l'essentiel de la pensée de Chestov: Dieu peut-il faire que ce qui a été n'ait pas été? Le principe de contradiction représente-t-il vraiment le plus inébranlable des principes comme le prétendait Aristote? Pour Chestov, seule la foi permet de vaincre l'histoire et d'atteindre la liberté. Surgissant d'un monde totalement inconnu, elle exprime un

saut dans l’Absurde, au coeur même du paradoxe. Il ne s’agit donc pas du monde irrationnel dont parle Kant à propos du *Ding an sich* (chose en soi) où règnent encore les lois humaines qui nous sont familières, mais du monde étrange où Dieu exige de l’homme des choses impossibles, où il n’y a plus de place pour les lois, ni pour aucune loi. La foi n’est pas soumission aux lois de ce monde. Au contraire, elle donne à l’homme ce à quoi il aspire de tout son être. Car Dieu n’est pas une simple idée régulatrice, aussi sublime soit-elle. Il ne se contente pas de consoler Job “en esprit”. Il lui rend ses enfants, ses troupeaux, précisément les *divitiae*, *libidines* tant méprisés des philosophes et des moralistes.

Ainsi Chestov exprime avec un grand radicalisme le seul problème philosophique à ses yeux. Comme le signale Eugène Ionesco qui, notons-le en passant, entretient la plus vive admiration pour Léon Chestov: “Entre la grâce et la merde, il n’y a pas de milieu”. Il n’y a pas de place pour une position plus nuancée. L’idéalisme philosophique demeure le seul ennemi. Marx lui-même ne sacrifie-t-il pas l’âme à l’idée, à ce qu’il appelle le bien? Mais Chestov répète avec Gogol qu’il est triste de ne voir aucun bien dans le bien. De ce côté, dit-il, la vision est désolante; elle accouche d’un “vilain petit canard”. Lao-tseu formulait déjà une position semblable:

Tout le monde tient le beau pour le beau, c’est en cela que réside sa laideur. Tout le monde tient le bien pour le bien, c’est en cela que réside son mal.¹

En Occident, dit Chestov, Nietzsche a ouvert le chemin. “Il faut chercher ce qui est au-dessus de l’amour fraternel, ce qui est au-dessus de la compassion, ce qui est au-dessus du bien. Il faut chercher Dieu”². Et à Gabriel Marcel qui affirmait que là où Chestov frappe, il n’y a pas de porte, Chestov réplique:

¹ Lao-tseu, *Tao Tö King*, trad. par Liou Kia-Hway, coll. Idées, Gallimard, Paris, 1967, p. 59.

² Léon Chestov, *L’Idée de bien chez Tolstoi et Nietzsche. Philosophie et prédication*, trad. par T. Rageot-Chestov et Georges Bataille, Vrin, Paris, 1949, p. 254.

Cette remarque de Marcel ne manque pas de finesse. Cependant, s'il avait voulu voir, il aurait remarqué, également, que cette découverte qu'il a faite avait été aussi proposée par mes écrits. Je n'ai fait que dire et répéter inlassablement que, néanmoins, il fallait frapper à cette porte qui n'existe pas. "Frappez et l'on vous ouvrira", dit l'Évangile. Mais il ne dit pas: frappez à tel endroit, à telle chose; il est clair que si on nous donnait une porte, que si on voyait cette porte, on frapperait; la porte s'ouvrirait, ne s'ouvrirait pas, ou même nous repousserait, qu'importe! Elle serait là, il faudrait frapper. Mais voilà: on exige de nous de frapper sans savoir où il faut frapper; c'est là ce qu'il nous faut comprendre. Si j'avais choisi de lutter contre quelqu'un, ou contre quelque chose, Marcel aurait raison. Mais j'ai choisi de lutter contre les évidences, c'est-à-dire contre la toute-puissance des impossibilités¹.

Dans un tel contexte, assistons-nous encore, comme l'a si bien dit Alexis Klimov à propos de Dostoïevski, à la naissance d'un nouveau Don Quichotte, "un Don Quichotte qui ne serait pas comique, mais sérieux"². Une chose est certaine: Chestov ne voulait pas de cette vie selon le monde, qui n'est, d'après l'expression de Simone Weil, qu'une mort qui s'étire. Il ne voulait pas que ce monde qui nous écrase soit le vrai. Quand Hitler eut mis l'Autriche sous sa botte, il avoue: "C'est un fait. Je suis contraint de l'accepter. Mais personne, jamais, ne pourra me persuader que ce fait soit digne du prédicat de la vérité"³. A l'instar de Dostoïevski, il tire la langue et se demande comment les philosophes font pour ne pas voir que c'est là un argument capital, un argument philosophique. Toutes les fois que Dostoïevski a recours à son arbitraire, à son "caprice", il s'élève contre les prétentions de *l'intelligere* qui "chosifie" l'homme, qui ne lui laisse que la vie de la pierre. Pour Chestov, la volonté représente le principe métaphysique suprême, "la vraie essence métaphysique de l'être". Elle est cette faculté centrale qui rappelle violemment qu'il

¹ Propos rapportés par Benjamin Fondane, "Rencontres avec Chestov", in Leon Chestov, *Le Pouvoir des clefs*, trad. par Boris de Schloezer, Flammarion, Paris, 1967, p. 15; et par Boris de Schloezer, "Lecture de Chestov", in Léon Chestov, *La philosophie de la tragédie. Dostoïevsky et Nietzsche*, trad. par Boris de Schloezer, Flammarion, Paris, 1966, p. 16.

² Alexis Klimov, *Dostoïevski ou la connaissance périlleuse*, coll. "Philosophes de tous les temps", Seghers, Paris, 1971, p. 12.

³ Cité par Benjamin Fondane, *Rencontres avec Chestov*, p. 10.

n'y a peut-être personne qui soit de ce monde. N'est-ce pas là le sens du cri de Job que le regard en arrière cherche à éliminer et contre lequel il faut lutter si l'on veut vivre? "Il y a des vérités qui ne veulent pas être des vérités pour tous, commente Chestov, et on les extrait d'une source que personne ne pourra appeler lumineuse même par métaphore"¹. Ce n'est pas en vain que le Prince de ce monde se nomme Lucifer, c'est-à-dire "Porteur de la lumière". Socrate lui-même, rappelle Chestov, "cherchait auprès de son démon à se protéger contre la netteté et la clarté"². Faut-il y voir une sorte de personnification de ce "Sentiment intérieur" qui, selon Chestov, révèle la véritable dimension de la pensée? Vivre avant tout, observe Alexis Klimov, voilà ce qui importe à tous ces esprits "déraisonnables" puisque, comme le soutient Milosz dans *L'amoureuse initiation*, "à tout prendre, l'entendement, faculté secondaire, semble n'avoir été donné à l'homme qu'à la seule fin de l'éclairer sur l'importance capitale du "Sentiment (...) "³ ou, suivant le langage de Chestov, de la Volonté. La colère de Chestov exprime une soif de vie que les explications par ce monde n'arrivent pas à étancher. Aux philosophes qui affirment qu'il n'y a qu'un monde et qu'il est inutile de combattre les lois par lesquelles il s'exprime, Chestov oppose un non catégorique dont Paul Evdokimov a su reconnaître l'ampleur:

C'est parce que l'homme peut dire non que son oui peut atteindre une pleine résonance et que son fiat ne se trouve pas seulement en accord mais au même niveau vertigineux de libre création que le fiat de Dieu⁴.

¹ Léon Chestov, *Athènes et Jérusalem . Un essai de philosophie religieuse*, trad. par Boris de Schloezer, Flammarion, Paris, 1967, p. 310.

² Ibid., p. 320.

³ Lauzanne, Rencontre, 1958, p. 179.

⁴ Paul Evdokimov, *Les âges de la vie spirituelle. Des Pères du déserts à nos jours*, Desclé de Brouwer, Paris, 1964, p. 43-44.